

I

LE MENSONGE DU PÈRE

I

LE MENSONGE DU PÈRE

I

Beaucoup d'hommes et de bien différents fréquentaient le salon et la salle à manger de la marquise Palmi. Tous enviaient son maître d'hôtel à « cette bonne Laure », comme ils l'appelaient. Cet admirable Joseph lui tenait sa maison avec un dévouement de quinze ans, et quelle supériorité de service ! Quelle cave ! Quels fruits ! Quelle argenterie ! Il était le mari de Constance, une perfection de camériste que toutes les femmes eussent enviées à Laure Palmi, s'il fût venu des femmes dans le petit hôtel de la rue de La Baume. Chaque dimanche, l'ancienne petite actrice, devenue très légalement une très authentique marquise italienne, donnait des dîners célèbres dans un Paris très spécial, celui des hautes influences secrètes. Là venaient et viennent encore, en dépit du drame, que je vais raconter, des grands seigneurs, oh ! très modernisés, qui ont le goût des choses de l'esprit,

et celui des affaires, — des littérateurs et des artistes arrivés qui aiment à causer, et puis quel meilleur endroit pour soigner leur réputation, et se tenir au courant de toutes les vogues nouvelles! — Des directeurs de journaux s'y rencontraient et s'y rencontrent, en quête d'une société plus fine que celle des bureaux de rédaction, et puis où tâter plus sûrement le pouls à l'opinion? — On y voyait et l'on y voit des parlementaires, pas beaucoup, les friands de distractions intellectuelles, il y en a aussi, et qui gardent le sens des réalités, le besoin de rectifier sans cesse, par le contact avec des gens plus libres, les perspectives étroites du Palais-Bourbon ou du Luxembourg. La prudente Laure a su ne donner à sa maison aucune couleur. Elle y défend, comme dans les cercles, les discussions de politique et de religion. Elle ne veut pas que son titre étranger permette aux mauvaises langues un rapprochement entre elle et l'intrigante qui fut un moment la légendaire et redoutable châtelaine de Pontchartrain. Un député syndicaliste ne se compromettrait pas plus en venant à l'hôtel Palmi qu'un député d'extrême droite. La première profession de la maîtresse du lieu le veut : les choses de théâtre occupent chez elle le premier plan. Mais ce n'est là qu'une façade, et c'est bien l'influence que Laure a visée en organisant — avec quel art! — cet *instrumentum regni*, « un salon », décevant objet d'ambition pour tant de femmes à Paris. Elles ont un nom historique, des millions, des cousinages dans le Gotha, toutes les audaces

de l'esprit, et elles échouent. Laure a grandi en province. Elle était la fille d'un petit épicier de Cosne qui s'appelait, peu aristocratiquement, Pigenat. Elle a débuté comme institutrice, presque une promeneuse, rue du Sentier, dans la famille d'un négociant, son « pays ». Comment en est-elle sortie? Quelle fut sa première aventure? Quel protecteur lui paya des leçons de déclamation? Par quelles voies tortueuses et à travers quel trafic débuta-t-elle au Vaudeville? Quels conseils la firent presque aussitôt renoncer aux planches, elle, la femme de toutes les volontés? Elle a jugé, avec raison, qu'il lui manquait un vrai talent. Autres énigmes : par quel prestige, même à l'époque où elle n'était qu'une fille entretenue, a-t-elle toujours gardé autour d'elle un semblant de respectabilité? Qui lui a enseigné la Bourse où elle a fait une très grosse fortune, le monde parisien dont elle sait tous les dessous? Qui l'a dirigée dans cette campagne matrimoniale dont elle a circonvenu feu Vincenzo Palmi, le plus Parisien des Napolitains et le plus averti? Comment ce garçon, qui n'était ni un besogneux, ni un sot, a-t-il déshérité ses neveux de là-bas, rompu avec toute sa famille pour épouser légalement et religieusement Mlle Pigenat, devenue Mme Le Robert? — Laure avait pris ce nom, celui de sa famille maternelle, au théâtre d'abord, puis dans la galanterie, avec ce modeste anoblissement d'une séparation entre *Le* et *Robert*. — Oui, autant d'énigmes, et que se posaient sans cesse, comme bien on pense, depuis des années, fidèles

et détracteurs de cette charmante et mystérieuse créature, une variété du type classique de l'aventurière, à la date d'aujourd'hui. Les uns répondaient par ce mot, si commode à nos irréflexions : la chance. Les autres calomniaient son esprit de ruse et d'intrigue. Les plus malveillants colportaient sur elle des anecdotes, ou inventées ou déformées, qui faisaient de cette aimable Parisienne une rivale des pires scélérates. Ces anecdotes, Laure les connaissait — et les méprisait. Deux traits suffiront pour définir et son caractère et la profonde raison de son succès : une intelligence vraiment réaliste, une extraordinaire faculté de voir les choses telles qu'elles sont, et un minimum de sensibilité nerveuse. Ses admirateurs et ses ennemis se trompaient les uns et les autres en lui prêtant de vastes calculs à longue portée. Elle avait tout bonnement vécu sa vie, au jour la journée, avec soin. Les Anglais caractérisent d'une expression proverbiale et pittoresque cet utilitarisme, non pas même du jour, mais de l'heure : « *From hand to mouth*, » disent-ils : « Vivre de la main à la bouche. » A tous les moments de son existence, Laure avait toujours regardé très attentivement le détail des circonstances présentes, pour y conformer son activité. Où avait-elle appris l'art de recevoir, auquel elle excellait ? Les uns disaient : « Toutes les Françaises naissent grandes dames. » Formules générales, chaussures à tous pieds. Un humoriste appelle cela : penser en pantoufles. Rien d'une grande dame chez Laure, de cette

aisance naturelle à la femme qui a toujours eu son rang. Il y a chez elle un fond de bourgeoisie indestructible mais qui joue l'aristocratie à force de doigté. Elle aurait pu, son mari étant devenu, six mois avant de mourir, le chef de la maison, l'inciter à prendre un titre de prince auquel il avait droit. Elle ne l'a pas fait, sachant qu'en France ces principautés-là semblent aisément douteuses. Allez donc croire à l'hérédité ou à l'éducation, après cette preuve de goût donnée par cette parvenue ! D'autres rectifiaient : « Elle a été avec Casal, qui lui a donné des leçons. » C'était un mensonge. Ce maître de la haute vie n'a pas cessé de fréquenter, en effet, le salon de Laure depuis ses débuts, mais en tout bien tout honneur. Il n'a jamais été pour elle qu'un camarade, amusé de voir fonctionner ce génie de réussite, dû tout entier à une qualité bien simple, mais portée à un degré surprenant : le tact. Avez-vous vu manœuvrer un insecte sur un feuillage ? Comme ses longues et minces antennes remuent prudemment, comme elles l'avertissent du moindre obstacle ! On dirait que certaines créatures ont des antennes à l'esprit. Observez Mme Palmi quand un inconnu débute dans son salon. C'est d'abord, de sa part à elle, un accueil banal, insignifiant. Regardez-la, et voyez comme le beau regard sérieux et fin de ses yeux bleus se fait attentif, j'allais dire appliqué, autour du personnage. Il n'a pas franchi le seuil depuis dix minutes, et elle a trouvé le moyen de se mettre à l'unisson de son humeur. Dès qu'elle lui

parle, il se sent à l'aise avec elle. Il est reconnaissant de la sympathie exprimée par ce visage aux traits délicats. A quarante-cinq ans, Laure, qui a été divinement jolîe, garde aux lumières la physionomie d'une jeune femme comme elle en a la taille. Le nouveau venu y croit, à cette sympathie, comme à quelque chose de personnel, et il n'a pas tort. La perspicace maîtresse de maison a déjà su démêler en lui une nuance d'âme individuelle. Un des plus originaux parmi les caricaturistes de ce temps, qui signe du pseudonyme de Sem des portraits si prodigieusement révélateurs, a défini, dans une confession intellectuelle bien curieuse, cette sorte de *voyance* — c'est son mot — qui lui fait, devant une face humaine, la « désencombrer » — c'est encore son mot — de ces détails parasites et dégager « le corps simple, l'élément pur, ce point caractéristique où réside tout le secret de la ressemblance ». Les diplomates-nés, et une femme déclassée qui se refait un milieu l'est au premier chef, possèdent sans doute un don d'analyse instinctive, pareil à celui-là. Laure Palmi l'a prouvé, du petit au grand, dans l'établissement de sa fortune, dans le recrutement de son salon, enfin dans le choix de ses domestiques, auquel je faisais allusion tout à l'heure.

Ces deux personnages, Joseph et sa femme Constance, jouèrent un rôle si important dans cette courte, mais terrible tragédie, à laquelle ce crayon d'une ambitieuse sert de frontispice, qu'il est nécessaire de dessiner aussi leurs deux profils. Cette

perfection de domesticité auprès d'une femme qui, malgré tout, reste du demi-monde, risquerait de paraître invraisemblable, à une époque où les familles les plus assises ont unanimement proclamé la crise des serviteurs. Notons-le, d'ailleurs, en passant : au rebours de toute vraisemblance, le dévouement des domestiques n'est pas très exceptionnel dans les maisons irrégulières. Il est de règle dans l'entourage des comédiennes. Presque toutes promènent avec elles, dans les bagages de leurs tournées, une âme damnée en jupons, tantôt camériste, tantôt gouvernante, quelquefois secrétaire. Le dévouement n'est pas moins fréquent dans le monde de la haute et même de la basse galanterie. La même servante qui, venue de la campagne et entrée dans un intérieur bourgeois, le qualifierait de « boîte » et n'y supporterait rien, s'attache à une maison de hasard, de luxe et de déshonneur, souvent en restant vertueuse — je parle du point de vue des mœurs — et quelquefois probe, ce qui est plus extraordinaire encore. Un seul fait, très obscur en lui-même, mais indiscutable, explique cette énigme : l'attrait qu'exerce sur la nature humaine la complicité. Peu de liens sont plus forts. Pensez à la quantité de petits secrets que porte avec lui, dans les plis de son frac correct et de sa cravate blanche, le maître d'hôtel d'une marquise Palmi, les choses qu'il a vues, celles qu'il a devinées. Cette respectabilité officielle à laquelle il participe, il en connaît et le mensonge et la vérité. Il a collaboré à cette con-

quête. Il sortait du régiment, comme ordonnance, quand il a été recommandé à la patronne par son officier. Laure a tout de suite démêlé, sur cette face concentrée et simple, un avenir d'homme de confiance. Elle a su apprivoiser son honnêteté native, en gardant, vis-à-vis de lui, cette décence de ton qui lui est d'ailleurs naturelle. Joseph a donc accepté le métier vrai de Madame, avec tous les profits qu'une existence de cette sorte représente, et un attachement proportionné à ces profits. Laure a reconnu cette fidélité en le mariant à Constance, qu'elle a dotée. Cette femme de chambre, choisie de même parmi les débutantes, était une orpheline. Sa maîtresse l'a traitée avec une gentillesse si affectueuse que son culte pour celle-ci tient du fétichisme. Ajoutez à cela qu'ayant été uniquement au service de la marquise Palmi, et dressée par elle, Constance n'imagine même pas une autre forme d'existence. Changer de service lui apparaîtrait comme un désastre. Elle fait partie de l'hôtel, comme les marches de marbre et la rampe forgée de l'escalier, comme les beaux tableaux Italiens, héritage du marquis, et les tapisseries d'après les cartons de Raphaël qui garnissent les murs. Ce culte aboutit à un phénomène d'identification, le signe le plus évident de la domesticité — au sens antique du mot. Courtaude, ramassée et brune, Constance est arrivée à prendre un vague air de ressemblance avec Laure, qui est élancée, mince et blonde. La servante a tant épié les mouvements de sa maîtresse, elle s'est tellement adaptée à toute la

vie physique et morale de cette personne, dans l'atmosphère de qui elle respire, qu'il s'est accompli une indéfinissable imprégnation de l'une à l'autre. Et cette étrange ressemblance n'est pas caricaturale, tant le modèle a de finesse ! Laure a vu même cela. Elle a éduqué, sans en avoir l'air, son ingénue imitatrice. Elle a corrigé ce que cette naïve copie aurait eu d'un peu ridicule pour elle. Bref, ce couple de domestiques réalise, d'une manière si remarquable, le type des vieux serviteurs, — quoique Joseph et Constance n'aient pas beaucoup plus de quatre-vingts ans à eux deux, — que les concierges de la rue de La Baume, ce coin de faubourg Saint-Germain de la rive droite, les citent avec admiration aux grands et petits bourgeois, leurs locataires, qui se lamentent sur les méfaits de l'office. Et ce sont des phrases comme celles-ci :

— « Il n'y a que dans cette maison Palmi où il arrive jamais rien. On prétend que la dame est une ancienne cocotte. Et elle a un ménage, un ménage!... Des gens comme chez un évêque... »

— « On dit beaucoup de choses sur cette marquise Palmi. Moi, je n'en crois pas un mot. Quand les maîtres ont des gens comme ça, c'est qu'ils sont joliment bien... »

Et voyez comme tout réussit aux gens habiles, — ce qui, entre parenthèses, justifie une fois de plus le mot de Mazarin : « Est-il heureux ? » — les domestiques des maisons les meilleures sont si souvent prêts à discréditer le patron et la patronne : ceux de Laure la réhabilitent !

II

Il y avait pourtant une tragédie latente dans cet intérieur, d'un confortable matériel et moral complètement réussi, semblait-il : un luxe exquis d'ameublement, une table supérieure, deux cent mille francs de rentes en valeurs de choix, quelques amitiés masculines très éprouvées. Vous vous souvenez de la théorie du Clou d'Or, chère à Sainte-Beuve? Le rusé critique prétendait qu'il n'est pas d'amitié vraie entre un homme et une femme sans un souvenir coupable entre eux. Il appelait cela le Clou d'Or. Quand un ancien amant ne devient pas un mortel ennemi, pas de meilleur ami en effet. A côté de ces amitiés-là — on ne calomnierait pas Laure en disant qu'elles étaient nombreuses — elle avait eu le secret d'entretenir des relations très suivies avec des hommes tous très distingués dans leur sphère. Mais continuons l'énonciation de ses bonheurs par cet autre : une santé admirable. Laure appartient à la race de femmes sans nerfs, ce qui signifie qu'elle possède le système nerveux le plus solide et le plus intact. Avoir des nerfs, c'est toujours avoir de mauvais nerfs. Ces organismes, comme le sien, qui demeurent minces et frêles d'apparence, sont en réalité de merveilleuses machines où la nutrition s'accom-

plit d'une manière impeccable. L'absence totale de déchet graisseux en est la preuve, et aussi, dans le cas de Mme Palmi, l'allure jeune des mouvements, les jolies dents intactes où ne brille pas un point d'or, les yeux dont l'acuité ne connaît pas la fatigue. Cette *outlaw*, qui a fait sa fortune dans le désordre, reste avant tout une équilibrée, une bourgeoise, je le répète. C'est le trait le plus marqué de sa nature, et par suite celui qui devait amener, dans cette existence, la crise décisive. Notre destinée est la somme de nos facultés. Quand il se développe en nous des anomalies trop fortes, et c'en est une que ce sérieux réfléchi, que cette mesure, cette tenue, cette durée, le tout associé à un trafic constant de galanterie, de telles disparates aboutissent tôt ou tard à des impasses. Voici celle où Laure allait se trouver prise.

En 1908, à l'automne, les deux parfaits serviteurs qui se croyaient les confidents de toutes les actions et même de toutes les intentions de leur maîtresse apprirent avec stupeur que Madame se décidait à meubler une partie de l'hôtel demeurée jusqu'alors inoccupée. Il s'agissait de trois pièces, se commandant l'une l'autre, et placées dans une aile en retour sur le petit jardin. L'hôtel, avant d'être acheté par la marquise, appartenait à un peintre célèbre qui l'avait commandé à l'architecte comme on se commande un veston, sur mesure. Il vivait avec une vieille mère. Il l'avait installée dans ces trois pièces pour que sa « maman » et lui

fussent sous le même toit et indépendants. Non pas une fois, mais cent, Joseph et Constance avaient énoncé à leur maîtresse leurs idées sur l'utilisation de ces chambres inoccupées. Ils avaient, tour à tour, rêvé de se les faire donner ou de les faire abattre, d'y mettre une bibliothèque ou de les transformer en serre. Mme Palmi les écoutait avec l'air de quelqu'un qui n'a pas encore pris une décision — et elle ne faisait rien. Cet attermoiement étonnait le maître d'hôtel et la femme de chambre. Il était si contraire à tout ce qu'ils voyaient et savaient de leur patronne ! Le jour où elle leur dit : « L'architecte vient demain. Je vais faire aménager l'appartement pour une de mes jeunes parentes, » ils demeurèrent l'un et l'autre frappés d'une stupeur très voisine d'être indignée. Un des plus fréquents principes d'irritation, dans les rapports humains, est certainement la surprise devant un détour déconcertant du caractère chez une personne que nous croyons très bien connaître. Nul besoin que cette volte-face soit dirigée contre nous pour qu'elle nous mécontente. Un instinct, qui n'est peut-être que le sentiment du danger inhérent à l'insécurité, nous fait en vouloir, même à un ami, s'il altère l'image que nous nous sommes formée de lui. Peu nous importe qu'il l'améliore en déployant une qualité que nous ne lui connaissions pas. Il est autre et cela nous trouble. S'agit-il de quelqu'un de qui nous dépendons, comme Joseph et Constance dépendaient de Laure Palmi, ces surprises produisent un effet plus intense encore de désar-

roi et d'inquiétude. Vous entendez d'ici le dialogue, et le mari qui demande, en style d'office :

— « Qu'est-ce que c'est que cette parente de la patronne ? Tu en as entendu parler ? »

— « Moi ? Jamais, » répond la femme.

— « Si *alle* compte que je ferai ce service-là. Je suis entré chez une dame seule, moi... »

— « Laisse donc. Ça ne durera pas. Ça n'est pas possible. Madame ne sait pas ce que c'est de changer ses habitudes, à son âge. Car enfin, elle n'est plus si jeune... »

— « Et si ça dure ? »

— « On verra bien. Mais, tout de même, je n'aurais jamais cru qu'elle nous aurait fait ça. Et puis, une parente ? Une parente ? Quelle parente ?... Madame n'a plus ni mère, ni père, ni frère, ni sœur. Il n'y a que cette cousine, celle qui est venue la voir, l'autre année... Mais non. D'abord, celle-là est vieille, et puis, jamais Madame ne voudrait garder dans sa maison une trombine pareille !... »

On devine si les imaginations des deux serviteurs, ainsi provoquées, jouèrent à vide, pendant les six semaines que l'architecte d'abord, le tapisier ensuite mirent à installer, dare dare, dans l'aile en retour sur le jardin, un appartement d'un aspect pourtant très révélateur. Visiblement, Laure avait donné des ordres afin qu'il fût meublé clair, si l'on peut dire. La fraîcheur du coloris, la nuance tendre des tapis et des rideaux, les tentures, la gracilité menue des bois laqués de blanc, tout appelait la jeune fille. Joseph et Constance virent

en effet descendre, un matin, d'une automobile de louage, une enfant de dix-huit ans accompagnée d'une dame âgée qui repartit presque aussitôt. Les deux espions domestiques ne purent même pas lui poser une seule question. S'ils avaient été très étonnés d'apprendre qu'il allait y avoir une personne de plus dans la maison, ils le furent bien davantage de constater que la nouvelle venue appelait la marquise ma tante et que celle-ci la tutoyait.

— « Faut-il que Madame soit *roublarde* tout de même!... » disait Joseph, le soir, à sa femme. Et la brutalité de ce terme décelait la rancune qui commençait à gronder en lui. « Si elle tutoie cette petite, c'est qu'elle la voit depuis longtemps et souvent. Alors comment a-t-elle trouvé le moyen sans que tu en aies même l'idée? »

— « J'avais bien remarqué ses sorties, qui me semblaient suspectes. Je croyais que c'était pour un autre motif... Oh! oui, c'est une *roublarde!* »

Ce cri de Constance, écho de celui de son mari, eût effrayé la marquise Palmi, si elle avait pu l'entendre. A quel degré d'immoralité était donc descendue cette femme de chambre de tout repos, croyait-elle, et que sa maîtresse s'était tant appliquée à former? Les anciens disaient que les dieux punissent nos entreprises coupables en les faisant réussir? « Quand l'opulence d'un mortel injuste est à son comble, » écrivait le vieil Eschyle, « elle devient féconde. Et le rejeton de cette fortune heureuse est une irréparable misère. » Il y a, certes, une évidente disproportion entre les mythes

profonds du paganisme et des incidents de cette médiocrité : les troubles infligés à une ancienne petite actrice qui pose à la rentière correcte par la déconvenue de son maître d'hôtel et de sa femme de chambre. Et, cependant, comment ne pas se rappeler Némésis et ses inévitables atteintes devant la secrète logique de cette situation : une femme équivoque déploie, à établir sa fortune, des qualités d'observation et de volonté réellement incomparables. La scélérateuse initiale de son existence se dissimule sous toutes les parures du décorum le plus surveillé. Dans ce milieu d'une apparente honorabilité, deux êtres simples se rencontrent. Ils ont des habitudes de travail et de probité, de dévouement même. Et, à la première tentation, deux aigrefins se révèlent, — pis que cela : l'atmosphère de mensonge où ils vivent en a fait deux criminels.

III

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que la personne, objet de cette révolte cachée, était installée dans le petit appartement préparé pour elle, et la vie continuait à l'hôtel Palmi, sans que rien fût changé, en apparence, dans cette maison si parfaitement montée. Les habitués des dîners, les Raymond Casal, les Félix Miraut, les Guillaume